

logo not found or type unknown

Title Georges Chehata Anawati, o. p. : Alexandrie, 6 juin 1905 — Le Caire, 28 janvier 1994 / Par la rédaction du MIDEO

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 22 (1995)

pages 1-25

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/75288>

GEORGES CHEHATA ANAWATI, o.p.

(Alexandrie, 6 juin 1905 — Le Caire, 28 janvier 1994) \*

*par*

La rédaction du *MIDEO*

Avant d'esquisser une biographie du Père Anawati, il faut le replacer rapidement dans le cadre de la création de l'Institut Dominicain d'Études Orientales, avec lequel il s'est identifié durant toute sa vie à partir de la fin de sa formation dominicaine. Pour cela, reprenons à la source l'intuition du Père Chenu, grâce auquel l'idée de la création d'une équipe de travail avait pu prendre corps dès 1938, en lien avec le Cardinal Eugène Tisserant, ce qui a conduit à la fondation de l'IDEO du Caire<sup>1</sup>. Le Père Chenu avait rappelé cette intuition de départ dans la première d'une série de quatre conférences données à Rabat en 1960. Il avait commencé ainsi:

«Dès le début de mon enseignement, il y a bientôt quarante ans, ayant à dégager les causes et les courants de la culture dans le moyen-âge occidental (j'entends ce

\* Sources: témoignages de beaucoup de ceux qui ont vécu avec le Père Anawati, ses lettres ou ses papiers personnels et un entretien avec lui enregistré sur cassette le 22 janvier 1992; tout cela complété, surtout pour la partie «formation», par les Archives de la Province Dominicaine de France (grand merci au fr. André Duval) — en particulier les lettres de lui qui y sont déposées, le registre des conseils provinciaux, les archives du couvent de noviciat ou du couvent d'études et la chronique du couvent d'Alger — et, pour la partie «IDEO», par les notes du p. Boilot, et par la «chronique de l'IDEO», dans le *MIDEO*. Lorsqu'une citation du Père Anawati est donnée sans référence il s'agit d'un extrait de l'entretien de janvier 1992.

1. Pour l'histoire de cette fondation, voir R. Morelon, «In memoriam: le Père Marie Dominique Chenu, o.p. (1895-1990)», *MIDEO*, 20, 1991, pp. 521-527. Cet article est à compléter par d'autres documents publiés après sa rédaction, montrant que la préoccupation du Père Chenu, exprimée dans le texte cité ci-dessous, était effectivement déjà explicite chez lui peu après son arrivée en 1920 comme jeune professeur au Saulchoir de Kain, cf. A. Duval, «Aux origines de 'l'Institut historique d'études thomistes' du Saulchoir (1920 et ss.), notes et documents», dans *Rev. Sc. ph. th.*, 75, 1991, pp. 423-448.

second moyen-âge qui se situe au grand virage du XII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), je me rendis compte qu'il était inintelligible pour toute une partie de lui-même si on ne le référait pas, en sous-sol, au monde arabe dans lequel il puisait, comme à une source permanente, des éléments essentiels de sa vitalité, tant en pensée philosophique que dans les divers domaines des sciences, mathématique, astronomie, médecine, etc. Je contractai dès lors, au milieu d'une incuriosité à peu près générale dont témoignaient alors les programmes universitaires, une hantise de connaître cette civilisation, du moins dans son rayonnement sur l'Occident latin, car j'ignorais, hélas, la langue arabe.

Sans doute cette curiosité pénétrait-elle de quelque ardeur mon enseignement, car se leva un jour parmi quelques-uns de mes étudiants le désir de se consacrer à la connaissance de l'Islam et de la civilisation arabe. Désir aujourd'hui heureusement réalisé puisqu'ils constituent maintenant le noyau d'une équipe qui, depuis quinze ans, au Caire, se livre au travail, méritant crédit intellectuel par ses travaux, et estime humaine par sa présence même»<sup>2</sup>.

Il faisait ainsi allusion à l'équipe de départ de l'IDEO: Georges C. Anawati arrivé au Caire en 1944, puis Jacques Jomier qui l'a rejoint en 1945, et Serge de Beaurecueil en 1946, trois de ses anciens élèves.

Le Père Chenu avait été choisi en 1932 comme «régent» des études au couvent dominicain du Saulchoir, et lorsqu'il vit arriver le frère Georges C. Anawati en 1935, il se rendit compte que c'était la personnalité qu'il fallait pour que son intuition, encore trop vague à ce moment-là, puisse trouver celui en qui une réalisation concrète paraissait envisageable: un chrétien oriental très ouvert à l'islam, âgé de 30 ans, déjà suffisamment mûr, originaire d'Alexandrie.

Rappelons qu'Alexandrie, à l'époque, était une ville très cosmopolite, à la frontière entre deux mondes, globalement plus méditerranéenne que proprement égyptienne, où la culture, sous ses différentes formes, s'exprimait surtout en français. Quelqu'un qui avait été formé dans ce milieu ne pouvait être que très sensible aux problèmes interculturels. Le Père Anawati est toujours resté passionnément égyptien, formé dans la culture française mais toujours désireux de se «renforcer en arabe» comme il le disait, afin d'acquérir une double culture.

Son cheminement, sur ces bases, s'est effectué dans un ordre religieux en plein renouveau intellectuel, à travers les remous de la deuxième guerre mondiale, puis ceux de la recherche d'un équilibre pour l'Égypte dans un Proche-Orient en ébullition. La rencontre entre un grand dessein et une personnalité précise, dans cet environnement historique, géographique et culturel, a fait que le Père Anawati a com-

2. M.D. Chenu, «La coexistence culturelle de la civilisation arabe maghrébine et de la civilisation occidentale au Moyen-Âge», série de quatre conférences publiées dans *Confluents*, II à 14 (Rabat, de janvier à juillet 1961), pour le texte cité voir n° II (janvier-février), pp. 6-7.

mencé à tracer une voie. Certains l'ont qualifié de « pionnier » dans beaucoup de domaines, c'est probablement vrai.

### — 1905 — 1944: formation.

Le Père Anawati est né à Alexandrie le 6 juin 1905, sixième des huit enfants d'une famille aisée qui avait émigré de Homs (Syrie) deux générations auparavant; cette famille était chrétienne de rite grec-orthodoxe, mais lui-même choisit de rejoindre l'Église catholique (rite latin) à l'âge de seize ans, ce qui créa quelques tensions familiales. Son père, Chehata Anawati, avait une forte personnalité, il était fonctionnaire du régime khédivial, avec un poste élevé dans l'administration du port d'Alexandrie, il portait le titre de Bey; c'était un homme cultivé, à la fois en français, en anglais et en arabe, et quelques-unes de ses revues culturelles — en particulier sa collection complète d'*al-Muqtataf* — sont maintenant intégrées à la bibliothèque de l'IDEO.

Après des études primaires et secondaires brillantes chez les Frères des Écoles Chrétiennes d'Alexandrie, Georges C. Anawati passe son baccalauréat en 1922. Il part alors pour l'Université Saint Joseph de Beyrouth, et obtient en 1926 le diplôme de « pharmacien de première classe ». C'est ensuite Lyon, École de chimie industrielle, d'où il sort en 1928 avec le diplôme d'ingénieur chimiste. Rentré à Alexandrie, il tient une pharmacie et un laboratoire de biologie — et de chimie — avec deux de ses frères médecins, de 1928 à 1934. La chimie et la pharmacie resteront pour lui une passion tout au long de sa vie, et cette formation de base dans une discipline scientifique précise imprénera sa façon d'aborder les problèmes dans tous les domaines.

C'est aux alentours de 1932 que, parallèlement à son travail professionnel, il s'intéresse davantage à la philosophie, et c'est à ce moment-là aussi qu'il commence à se préoccuper de la méconnaissance religieuse réciproque entre les musulmans et les chrétiens, elle le heurtait profondément comme il l'a dit plus tard. Il envisage l'entrée dans la vie religieuse, projet qui prend plus de consistance après un contact avec deux Pères Dominicains du Caire, Antonin Jaussen<sup>3</sup>, sur-

3. Pour le Père Jaussen (1871-1962) voir *MIDEO*, 7, 1962-1963, pp. 405-406. C'est lui qui avait fondé le couvent du Caire en 1928 (cf. *art. cit.* en note 1). Excellent arabisant, ayant vécu plusieurs années avec des tribus bédouines, il avait publié en particulier *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, Paris, Gabalda, 1908, et, avec A. Savignac, *Mission archéologique en Arabie*, 3 vol., Paris, Geuthner, 1909-1922; en philosophie, il traduisit, en collaboration avec Y. Karam et J. Chlela, l'épître d'al-Fârâbî, *Idées des habitants de la cité vertueuse*, Le Caire, IFAO, 1949. Il se retira à Alexandrie à la fin de l'année 1945, et ne put donc accompagner que très peu de temps l'équipe de départ de l'IDEO au Caire, mais sa forte personnalité humaine et intellectuelle a beaucoup influencé le Père Anawati, aussi bien avant son entrée chez les Dominicains que dans ses options postérieures.

tout du point de vue intellectuel, et Marie-Dominique Boulanger<sup>4</sup>, surtout du point de vue religieux, et il se met à apprendre le latin.

Il avait commencé à lire les livres du Père Antonin-Dalmace Sertillanges et de Jacques Maritain<sup>5</sup> — avec lequel il a eu un échange de correspondance dès 1934 — et le Père Jaussen lui fit rencontrer en 1933 son ami Youssef Karam<sup>6</sup> — professeur de philosophie qui a marqué plusieurs générations d'étudiants à l'Université du Caire — après un épisode que le Père Anawati avait raconté ainsi: «Youssef Karam possédait une belle langue arabe classique, et, comme j'étais encore jeune homme, j'essayais de me renforcer en arabe. J'ai trouvé un jour dans les pages culturelles d'une revue qui s'appelait *al-Siyâsa al-usbû'îyya* («La politique hebdomadaire») un grand article, *Mâ warâ'a al-tabî'a* («la métaphysique»), de Youssef Karam. J'ai commencé à le lire, et je me suis dit «c'est Saint Thomas, c'est Sertillanges...»; j'ai traduit tout l'article de l'arabe au français pour en prendre le style, puis je le lui ai envoyé, mais je ne le connaissais pas encore. Il m'a répondu une lettre très fervente, très affectueuse, en me disant: «on peut travailler ensemble», et il m'a encouragé». Il commence à correspondre également à l'époque avec Louis Massignon<sup>7</sup> — avec lequel il restera toujours en liaison — et tous le confortent dans son projet d'entrer chez les Dominicains.

Il prend l'habit religieux le 4 mai 1934 au couvent de Coublevie<sup>8</sup>, où il commence son noviciat, puis le poursuit au couvent d'Amiens, et fait profession religieuse le 5 mai 1935 dans la Province Dominicaine de France. Il rejoint alors le couvent d'études du Saulchoir de Kain (Belgique), où il fait ses études de philosophie de 1935 à 1937, puis

4. Sur le Père Boulanger (1885-1961) voir *MIDEO*, 6, 1959-1961, pp. 522-523. Il avait rejoint le Père Jaussen au Caire en 1932 et y avait fondé le «Cercle thomiste», un cercle d'études dont les *Cahiers* furent publiés de 1934 à 1952, avec une interruption de 1942 à 1947, et c'est dans ces *Cahiers* que le Père Anawati publiera beaucoup d'articles avant la création du *MIDEO* (voir sa bibliographie).
5. Il serait superflu de rappeler qui était J. Maritain (1882-1973), et, pour le p. A.D. Sertillanges, o.p. (1863-1948), philosophe et théologien brillant, voir l'encyclopédie *Catholicisme*, Paris, Letouzey et Ané, t. 13, 1993, col. 1150-1154.
6. Voir: «In memoriam Youssef Karam (1887-1959)» dans *MIDEO*, 5, 1958, pp. 459-481. Le père Anawati restera fidèle toute sa vie à la personne puis à la mémoire de Youssef Karam, et deux de ses dernières publications le concernent, voir dans sa bibliographie 1988-5 et 1993-4.
7. Louis Massignon (1883-1962) avait été élu à l'Académie de la langue arabe en 1933, il se lia personnellement dès cette époque avec le Père Jaussen, et fréquenta régulièrement les Dominicains du Caire à l'occasion de ses séjours pour les sessions annuelles de l'Académie, qu'il essayait de ne jamais manquer (voir *MIDEO*, 7, 1962-1963, pp. 406-408). Voir ci-dessous la remarque du Père Anawati sur le fait qu'il avait tenu à consulter aussi L. Massignon avant de se décider à partir pour Alger en 1941.
8. Il prit l'habit dominicain sous son «nom de religieux», fr. Marie-Marcel, ce qui explique que ses toutes premières publications étaient signées M.M. Anawati.

le début de ses études de théologie de 1937 à 1939, et il est ordonné prêtre à Kain le 16 juillet 1939<sup>9</sup>. C'est au Saulchoir de Kain que le contact avec le Père Chenu a décidé de son orientation définitive.

Ensuite, fin juillet 1939, le Saulchoir est entièrement déménagé à Étiolles, dans la banlieue parisienne, où le Père Anawati poursuit ses études de théologie jusqu'au mois de mai 1940. Il raconte la suite sous forme très résumée — qu'il faudra donc commenter — dans une lettre au Père Henri-Dominique Salman<sup>10</sup>, professeur au Saulchoir:

«J'ai quitté Étiolles en mai 1940 lors de l'exode. Je me suis d'abord replié dans la Dordogne<sup>11</sup>, puis ai regagné St Alban-Leyse pour y terminer mes études de théologie (thèse de doctorat: «Contribution au problème de la création chez St Thomas»)<sup>12</sup>.

En novembre 1941, n'ayant pas pu regagner la zone occupée, je suis allé à Alger où j'ai passé trois ans. J'y ai passé ma licence ès lettres (section arabe)<sup>13</sup> ce qui m'a permis de prendre largement contact avec les arabisants de l'Institut des langues orientales de l'Université d'Alger (Brunschwig, Canard, Georges Marçais<sup>14</sup>, Pérès, Cantineau, Lévi-Provençal). J'ai profité de mon séjour à Alger pour visiter al-Abiodh Sidi-Cheikh (fraternité du Sacré-Cœur) où les disciples du P. de Foucauld vivent au seuil du désert une vie cénobitique. J'y ai passé trois mois en travaillant la théologie et la mystique musulmanes avec quelques religieux de là-bas.

9. Juste après son ordination il est retourné pour la première fois faire un séjour dans sa famille à Alexandrie, où il a été surpris par la déclaration de guerre, et il n'a pu rentrer en France qu'après une intervention du Père Jaussen auprès de l'Ambassade de France pour repartir sur un bateau militaire français!
10. Lettre datée du Caire, le 8 février 1946. Le Père H.D. Salman, o.p. (1905-1993) était alors professeur de philosophie médiévale au Saulchoir, il fut ensuite professeur au couvent d'études de la province dominicaine du Canada. Cette lettre avait été envoyée au Père Chenu, le Père Anawati lui demandant, dans une note jointe comportant quelques remarques personnelles, de la faire passer au destinataire après en avoir pris connaissance, afin d'éviter de se répéter...
11. Les frères étudiants dominicains non mobilisés pour la guerre avaient quitté Étiolles vers le sud à partir de la fin du mois de mai 1940, en ordre dispersé, dans l'affolement de l'exode généralisé, au gré des occasions de départ qui se présentaient; le regroupement au Saulchoir se fit, pour les frères français, à la fin de ce même été. La question du passage du Père Anawati par la Dordogne n'a pas encore pu être éclaircie de façon plus précise.
12. St Alban-Leyse (dans la banlieue de Chambéry) était le couvent d'études de la Province dominicaine de Lyon, alors en «zone libre». La «Thèse de doctorat» était un diplôme interne à l'Ordre des Dominicains, préparé en deux ans, permettant de commencer à enseigner la théologie dans les «couvents d'études».
13. Licence obtenue le 2 juin 1943. Le Père Anawati obtiendra son doctorat (PhD) à l'Université de Montréal (Institut d'Études Médiévales) en 1950.
14. Une autre correspondance montre que le Père Anawati a également rencontré William Marçais (professeur au Collège de France jusqu'en 1942) à deux reprises, la première fois longuement à Alger, la deuxième à l'occasion d'une conférence de celui-ci à Rabat lors du voyage au Maroc du Père Anawati.

De même en Tunisie<sup>15</sup> j'ai pris contact avec l'IBLA, Institut des Belles Lettres Arabes dirigé par le P. Demeerseman. On y forme des arabisants excellents du point de vue de la langue et du contact concret (durée des études trois ans). De même j'ai fait un voyage d'études au Maroc<sup>16</sup> (visite de Rabat, Marrakech, Meknès, Fez). J'ai vu longuement M. Terrasse directeur de l'Institut des Hautes Études Marocaines ainsi que tous les professeurs de l'Institut (Renaud, Colin, Brunot, Alouche etc.).

En 1944, lors du voyage de M. Kuentz, directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, j'ai été nommé à Alger attaché égyptien de cet Institut, ce qui m'a permis d'avoir un ordre de mission et de regagner le Caire par avion en août 1944».

Cette période de trois années à Alger, du 27 octobre 1941 au 19 août 1944, a été très féconde et particulièrement importante pour l'orientation pratique du travail futur du Père Anawati. Le choix de ce lieu n'avait pas été fait par hasard: «Après hésitations, pour parler avec Massignon, le P. Provincial et le P. Chenu, je finis par choisir Alger plutôt que Tunis où m'appelait le P. Gorce. Consigne: préparer une licence ès-lettres, section arabe»<sup>17</sup>. Le Père Anawati, en plus de son travail universitaire, a participé aux diverses activités des frères du couvent d'Alger — il prit en particulier la responsabilité de la rédaction de leur petite revue bimestrielle «L'Afrique dominicaine», en octobre 1943 — mais, surtout, c'est à ce moment-là qu'il a commencé à collaborer très étroitement avec Louis Gardet<sup>18</sup>, philosophe déjà confirmé et reconnu; cette collaboration durera jusqu'à la mort de celui-ci en 1986.

C'est entre le 9 juin et le 15 septembre 1942 que le Père Anawati fit son premier séjour à El-Abiodh Sidi Cheikh, dans le Sud algérien, auprès de Louis Gardet — en religion frère André-Marie, «Petit frère du Sacré-Cœur», congrégation qui deviendra ensuite celle des «Petits frères de Jésus» ou «de Foucauld» — cette rencontre sera sui-

15. Voyage de deux semaines, effectué entre son retour d'El-Abiodh — à la mi-septembre 1942 — et la date de reprise des cours à l'Université d'Alger.
16. Voyage effectué entre la fin juin et la mi-juillet 1944, après la nomination du Père Anawati comme «attaché à l'IFAO».
17. Lettre datée du 3 septembre 1945, du p. Anawati à son grand ami le p. Jean de Menasce, o.p. (1902-1973, voir *MIDEO*, 13, 1977, pp. 450-452), qui était à l'époque professeur d'histoire des religions à l'Université de Fribourg, avant d'avoir un poste à l'École Pratique des Hautes Études, Paris. C'est le Père de Menasce qui engagera l'Institut d'Études Médiévales de Montréal à faire appel au Père Anawati, comme «professeur invité», à partir de 1950. Le p. Mathieu-Maxime Gorce (1898-1979) avait rejoint Tunis en mai 1941 pour y fonder un «Institut de philosophie et d'histoire» — qui ne fonctionna en fait que durant l'année scolaire 1941-1942 — et il se cherchait des collaborateurs. Le p. Gorce quitta l'Ordre des Dominicains en 1945, cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. XVI, Paris, Letouzey et Ané, 1985, col. 612-613.
18. Voir «In memoriam: Louis Gardet (1904-1986)», *MIDEO*, 18, 1988, pp. 406-407. Leur première rencontre et l'histoire de leur collaboration est décrite très en détail par le Père Anawati dans «Louis Gardet et Georges C. Anawati: un demi-siècle d'efforts pour favoriser l'ouverture à l'autre», entretien réalisé par Mohamed El Habib Samrakandi, *Horizons Maghrébins, Le droit à la mémoire*, 9-10, Hiver-Printemps 1987, pp. 45-51.

vie de plusieurs autres à El-Abiodh, et Louis Gardet fera de longs séjours de travail au couvent des Dominicains d'Alger pendant l'année scolaire 1943-1944. Dès leur premier contact, ils se sont mis ensemble à traduire en français et à annoter, ou à dépouiller minutieusement, des ouvrages entiers de mystique et de théologie musulmane pour connaître ces disciplines de l'intérieur, ce qui eut comme premier résultat la publication de leur célèbre ouvrage commun, *Introduction à la théologie musulmane. Essai de théologie comparée*, Paris, 1948, devenu un classique, et en particulier, après sa traduction arabe en trois tomes, auprès des étudiants arabophones<sup>19</sup>.

Ce contact prolongé avec la fraternité d'El-Abiodh, sur un tout autre plan, a beaucoup influencé spirituellement le Père Anawati, qui restera toute sa vie marqué par la spiritualité du Père de Foucauld, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il sera jusqu'à la fin très fidèle à son amitié pour les «Petites sœurs de Jésus», qui lui rendront bien cette fidélité.

Parallèlement à son travail intellectuel de fond, le Père Anawati a pris beaucoup de contacts au Maghreb, dans le milieu orientaliste par son travail universitaire (voir les noms qu'il donne ci-dessus), mais aussi en profitant de toutes les occasions pour rencontrer des personnalités musulmanes. Sa correspondance<sup>20</sup> montre qu'il était allé voir à plusieurs reprises le grand mufti d'Alger, puis, au Maroc, le corps professoral au complet de «l'Université Youssoufiyya» de Marrakech, le recteur de «l'Université Qarawiyyîn» de Fez et plusieurs groupes «de jeunes intellectuels musulmans»; dans tous les cas, il fait des remarques admiratives sur la qualité de la langue arabe des quelques-uns d'entre eux qui avaient été formés à l'Université d'al-Azhar. C'est ce type de contacts personnels «tous azimuts» qu'il pratiqua, avec aplomb et simplicité, pendant toute sa vie.

La nomination du Père Anawati par Charles Kuentz<sup>21</sup>, comme «attaché égyptien» à l'IEAO, avait pu se faire début 1944, depuis Alger, grâce à l'appui du Père Bertrand Carrière, membre de «l'Assemblée Consultative Provisoire» d'Alger, instituée par le

19. Voir dans la bibliographie suivante, livres B-12 et B-12a. Deux autres publications en collaboration ont été également préparées ainsi à partir d'Alger: Ibrāhīm BĀJŪRĪ, *Glose sur la «jawharat al-tawhīd», poème théologique d'al-Laḡānī*, édition hors commerce parue à Tunis en 1951, 699 p. (voir dans la bibliographie livre B-15) et la traduction complète annotée d'un ouvrage d'al-Kalabādhī dont le manuscrit a été perdu entre Alger et Paris (voir dans la bibliographie 1942-2). La dernière mise au point de ces publications sera faite au Caire par le Père Anawati (voir ci-dessous).

20. En particulier la lettre citée en note 17, très détaillée, qui montre de sa part une liberté absolue de jugement, y compris sur ceux qui étaient généralement considérés comme de grands maîtres.

21. Charles Kuentz (1895-1979) fut directeur de l'IEAO de 1940 à 1953, voir *Catholicisme*, Paris, Letouzey et Ané, t. 6, 1967, col. 1491-1492.



Général de Gaulle en septembre 1943<sup>22</sup>. C'est cette nomination à un poste officiellement reconnu qui lui permit d'avoir un ordre de mission pour faire son voyage de trois semaines au Maroc, puis de rejoindre le Caire par avion militaire français, avant la fin de la guerre, le 19 août 1944.

#### — 1944 — 1953: Le Caire et la création de l'IDEO.

La maison des Dominicains du Caire, dans laquelle arrive le Père Anawati en 1944, était encore attachée, comme « maison filiale », à l'École Biblique de Jérusalem; elle prendra son indépendance le 8 novembre 1952 pour être rattachée à la Province Dominicaine de France, et l'IDEO sera formellement constitué, comme entité distincte du couvent lui-même, le 7 mars 1953, avec la création du MIDEO dont la première livraison sortira en 1954<sup>23</sup>. Le Père Anawati sera, de fait, responsable de l'orientation de l'équipe de travail des Dominicains du Caire entre 1944 et 1953, ce qui le conduira logiquement à être directeur de l'IDEO de 1953 à 1984, et enfin son président jusqu'à sa mort.

Dès son arrivée au Caire, l'activité du Père Anawati s'est développée dans de multiples directions — en plus de son travail personnel — en collaboration avec ses deux premiers compagnons, les Pères Jomier et de Beaurecueil: création d'un outil de travail, en particulier d'une bibliothèque scientifique sur la culture arabe dans toutes ses composantes; prise de contact avec les milieux intellectuels égyptiens, et recherche d'une reconnaissance aussi bien locale qu'internationale; suite de sa formation personnelle; tout cela dans le cadre de la mise au point d'un programme de travail collectif pour une équipe en cours de constitution. Et c'est au cours de ces premières années au Caire, après la période algéroise, que se dessinera définitivement la personnalité intellectuelle du Père Anawati, dans ses multiples dimensions.

Voici comment le Père Anawati a raconté le point de départ de la constitution de la bibliothèque de l'Institut à partir de 1944: « Le Père Jaussen avait déjà constitué un fonds de bibliothèque, il y avait alors de 7000 à 8000 volumes, avec, notamment, des

22. Le p. Bertrand Carrière, o.p. (1883-1957), de l'École Biblique de Jérusalem, avait rejoint Le Caire en 1936; il y fut, à partir de juillet 1940, responsable de la « France Libre ». Il se rendit à Alger en octobre 1943 après avoir été élu représentant des Français d'Égypte à cette « Assemblée Consultative », dont il devint vice-président une fois qu'elle fut déplacée sur Paris en 1945. Il refusa de poursuivre au-delà une carrière politique et retourna au Caire, mais des raisons de santé l'obligèrent peu après à regagner la France (avril 1946). Le Père Anawati avait été nommé « attaché libre » à l'IFAO, donc sans salaire, et les Pères Jomier et de Beaurecueil obtiendront le même statut à leur arrivée en Égypte.

23. Pour plus de détails, voir l'article cité à la note 1.

séries intéressantes, ..., mon idée était d'avoir tous les livres, c'est-à-dire toutes les choses classiques, de sorte que nous puissions avoir un centre où nous pourrions tout trouver... Il fallait la philosophie et la théologie musulmanes, les sources grecques, les sources médiévales latines, et avoir une bibliothèque de philosophie moderne pour les universitaires du pays... En janvier 1946 je suis allé à l'École Biblique de Jérusalem<sup>24</sup>, et j'ai trouvé des livres d'islamologie intéressants dans leur bibliothèque. J'ai pu les avoir, pour la plupart; les Pères de Jérusalem étaient ravis que quelqu'un s'intéressât à ce fonds... Je me les suis fait offrir!». Il trouve le financement pour suivre d'assez près ce programme d'achat; il arrive à se faire effectivement donner beaucoup de livres ou de périodiques; il décide aussi d'acquérir le plus grand nombre possible de textes arabes anciens édités nouvellement en Égypte, quelle que soit la qualité du travail, pour en faire la recension — ce qui constituera le précieux «bulletin critique» correspondant, dès la première livraison du *MIDEO* — et il parcourt les librairies de livres d'occasion (ou demande aux libraires de venir lui faire des propositions directement à l'Institut) pour chercher les éditions anciennes, en particulier les célèbres éditions égyptiennes «de Boulac», du siècle dernier, afin d'avoir les éditions *princeps* des textes classiques. Cet effort, colossal, a constitué un fonds remarquable, un inestimable outil de travail, qui continue à être entretenu avec une politique analogue<sup>25</sup>.

Le contact avec le milieu intellectuel égyptien s'est fait, d'une part, par l'intermédiaire de l'IEAO ou du Père Jaussen — Youssef Karam et Taha Hussein, par exemple, qui étaient de ses amis personnels — et, d'autre part, essentiellement de proche en proche, comme l'a raconté, sur un exemple particulier, le Père Anawati: «Au début, j'allais chaque matin à la Bibliothèque Nationale du Caire..., j'y ai connu quelqu'un qui s'appelait Fouad Sayyid<sup>26</sup>; il était directeur de la section des manuscrits de Dâr al-Kutub; il m'a fait connaître des professeurs de philosophie, et, petit à petit, il y a eu des relations, ils venaient travailler à notre bibliothèque et nous collaborions». Son travail de recherche — surtout en philosophie, en théologie et en histoire des sciences — l'a conduit à des liens avec la Direction Culturelle de la Ligue Arabe, en particulier à des liens personnels avec Youssef Éche<sup>27</sup> — qui était à l'époque directeur du département

24. Il y est resté trois semaines pour passer son «examen de confession», épreuve canonique, et en a profité, entre autres, pour prendre contact avec les arabisants de l'Université de Jérusalem, en particulier D.H. Baneth, Strauss et Salomon Pinès, avec lequel il échangera ensuite plusieurs lettres.

25. Cette bibliothèque de l'IDEO, actuellement, contient environ 80.000 volumes, elle a été enrichie récemment par le don de la bibliothèque personnelle de Louis Gardet.

26. Voir «In memoriam: Fouad Sayyed (1916-1967)», *MIDEO*, II, 1972, pp. 543-545.

27. Décédé en 1967. Après son passage à la Ligue Arabe du Caire, il fut doyen de la Faculté des Lettres de Damas. Sa thèse fait toujours autorité: *Les bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen-Âge*, Damas, Institut Français, 1967.

des manuscrits de la Ligue Arabe, son successeur fut Salah al-Dîn al-Munajjed — il a été ainsi membre du comité d'édition des œuvres d'Avicenne, puis, logiquement, il a été amené à collaborer avec l'Académie de la Langue Arabe — en particulier avec Ibrahim Madkour, le Président de l'Académie — etc. La reconnaissance de la valeur de son travail a donc été assez vite acquise en Égypte, et, pour s'en rendre compte, il suffit de mentionner que le Père Anawati, en 1949, sera retenu comme membre de la petite commission de la Ligue Arabe qui fera une mission de trois mois en Turquie afin de dépouiller et de décrire les quelque 1500 manuscrits d'œuvres d'Avicenne qui s'y trouvent<sup>28</sup>. Sa bibliographie montre qu'il a publié de nombreux ouvrages en collaboration avec des professeurs égyptiens, qui lui envoyèrent également des élèves dont certains sont devenus ensuite ses disciples, mais tous étaient d'abord pour lui des amis.

Il en est de même pour ses relations en dehors de l'Égypte, tissées aussi de proche en proche dans le monde entier, surtout à l'occasion des nombreux congrès et colloques internationaux auxquels il a participé à partir de 1949 — en moyenne, entre deux et quatre par an, il paraît très difficile d'en dresser une liste même approximative — et, dès 1950, il se rendit à Montréal comme «professeur invité» à l'Institut d'Études Médiévales, début d'une longue série d'invitations analogues (voir l'appendice 2). Si nous ajoutons à tout cela son don de contact et sa fidélité en amitié, nous pouvons comprendre pourquoi ses nombreux carnets d'adresses — regroupés par pays ou par régions du monde — avaient atteint une dimension aussi impressionnante.

À partir du Caire, le Père Anawati poursuivait sa collaboration avec Louis Gardet en achevant le travail qu'ils avaient commencé ensemble en Algérie; cela, d'une certaine façon, tout en parachevant sa propre formation à l'école d'autres maîtres, dans des disciplines qui n'étaient pas encore vraiment sorties du cercle des universités musulmanes. Il a raconté en 1987 comment cette continuité du travail — et sa complémentarité — s'était effectuée pour lui, après son passage d'Alger au Caire:

«[Nous nous étions mis au travail, Louis Gardet et moi, en Algérie, sur le texte de Bâjûrî]... Ce ne fut pas une tâche facile. Nous n'étions pas encore rompus au vocabulaire des sciences musulmanes... L'auteur n'était pas enclin aux longs développements; il semblait faire confiance à la formation préalable des étudiants; ceux-ci pouvaient saisir facilement le sens de tel ou tel mot, le placer dans son contexte historique, connaître la fin d'un vers dont l'auteur ne citait que la première partie, reconnaître la portée de

28. Cette mission conduira à la publication, en 1950, de son *Essai de bibliographie avicennienne*, voir dans sa bibliographie, livre A-2. Ce livre avait été préfacé par Ahmad Amîn qui avait conclu ainsi: «Aussi, la Direction Culturelle exprime-t-elle au Père Anawati ses remerciements pour son éminent travail qui n'a pu jaillir que d'une vie entièrement vouée à la science comme elle l'est à la religion».

tel ou tel hadîth... Le travail avançait lentement. Il fallut, pour que tout fût mis au point, attendre mon retour au Caire, en août 1944, et là consulter les «sapientes in Lege Maurorum», professeurs chevronés de l'Azhar, pour qui c'était un jeu d'enfant de résoudre les difficultés contre lesquels, débutants inexpérimentés dans la science du *Kalâm*, nous avons achoppé»<sup>29</sup>.

C'est dans les mêmes conditions que le Père Anawati a terminé de rédiger la partie du travail qui lui revenait pour la publication de *L'introduction à la théologie musulmane*, citée précédemment. Parallèlement, et probablement aussi pour «compléter sa formation» en se forçant à dépouiller rapidement le plus possible de livres en arabe et à acquérir une connaissance précise de ce qui se publiait dans tous les domaines, il a fait, en collaboration avec Charles Kuentz, une bibliographie critique de tous les ouvrages arabes parus en Égypte entre 1942 et 1944 (environ huit cents)<sup>30</sup>.

Il s'engage aussi dans une recherche sur les problèmes interreligieux et interculturels, qui représentaient déjà l'une de ses préoccupations avant son entrée chez les Dominicains, préoccupation que l'influence du Père Chenu n'a pu que renforcer: «Je me suis intégré, dès mon arrivée au Caire, dans une association musulmano-chrétienne appelée «Ikhwân al-Safâ» qui groupe maintenant deux professeurs de l'Azhar, deux de l'Université, quelques avocats chrétiens, deux médecins et quelques prêtres...»<sup>31</sup>. Une correspondance postérieure détaille le programme de travail qu'il proposa à cette association pour l'année 1946:

«Cette année nous centrons notre travail au groupe des Ikhwân as-Safâ' sur la notion de civilisation et ses rapports avec la religion. Dans une causerie préliminaire, j'ai essayé de grouper tous les éléments susceptibles de caractériser une civilisation et de grouper les principaux problèmes qui se posent. J'ai terminé par l'indication d'une dizaine de sujets que l'on peut prendre comme objets de conférences-discussions (...):

- (1) La notion de civilisation chez divers auteurs musulmans (en particulier al-Jâhiz, Ikhwân as-Safâ', al-Ghazâlî, Ibn Khaldûn...);
- (2) La notion de civilisation chez saint Augustin et saint Thomas d'Aquin;
- (3) Qu'est-ce que l'homme? Anthropologie musulmane et anthropologie chrétienne;
- (4) Les caractéristiques de la famille, sa place dans la constitution de la civilisation;
- (5) Structure de l'état et civilisation; les interférences avec la religion;

29. Entretien avec Mohamed El Habib Samrakandi, *art. cit.* note 18, p. 48. Le texte d'al-Bâjûrî dont il est question ici est celui qui est indiqué en note 19.

30. Voir dans la bibliographie, livre B-13, paru à l'IFAO en 1949. C'est, entre autres, pour faire ce travail qu'il se rendait tous les jours à la B.N. du Caire, comme on l'a vu ci-dessus.

31. Lettre au Père de Ménasce du 3/9/1945 citée note 17. Sur cette association, voir «Pour l'histoire du dialogue islamo-chrétien en Égypte: l'Association des Frères Sincères (Ikhwân al-ṣafâ'), 1944-1953», *MIDEO*, 14, 1980, pp. 385-395. Après la dissolution de celle-ci, une autre association a pris le relais, dont le Père Anawati était l'un des animateurs, «al-Ikhâ' al-Dînî» (la fraternité religieuse) dont les activités se poursuivent.

- (6) La ville et la civilisation: structure d'une ville musulmane au moyen-âge, comparer avec la ville du moyen-âge en Occident;
- (7) L'argent et la civilisation: insister sur le prêt à intérêt;
- (8) Esprit de recherche et libre-pensée. Raison et foi. Religion et culture;
- (9) Le rôle du «Livre Sacré» dans la civilisation;
- (10) La langue et la civilisation; la langue et la religion;
- (11) Modernisme et civilisation dans l'Islam (al-Afghânî, Mohammed 'Abdoh, Tahâ Hussein...) ...

Ce sont évidemment des sujets immenses... Mais l'essentiel est de provoquer la réflexion, de faire brasser les idées, d'obliger à se poser certaines questions... Pour ma part, j'attache à ces problèmes de culture une grande importance...»<sup>32</sup>.

Tous ceux qui connaissaient bien le Père Anawati savent qu'il présentait régulièrement des programmes particulièrement ambitieux dans un domaine ou dans un autre, relevant plus d'un rêve éveillé — pour «faire brasser des idées» — que d'un projet dont il aurait estimé la réalisation possible, et il n'en était jamais dupe. Mais ce qu'il proposait là sort un peu de ce cadre qui lui était habituel, car, comme il le dit, «l'importance qu'il a attachée aux problèmes de culture» est ce qui a toujours dominé sa recherche personnelle et l'un de ses apophtegmes préférés restera célèbre: «Point de culture sans religion, et point de religion sans culture!», phrase reprise sur son image souvenir.

Les options successives du Père Anawati, et ses tâtonnements, ont évidemment joué un grand rôle pour l'orientation générale de l'équipe de travail qui deviendra l'IDEO en 1953. Cette orientation fut longuement discutée à la fois sur place et dans des correspondances extérieures, surtout avec les Pères Chenu, Salman et de Ménasce. Le résultat en fut résumé dans le «Liminaire» du premier *MIDEO*, dont la rédaction soignée fut collective, œuvre de quatre personnes: les trois membres du «noyau de base de l'IDEO», et le Père Jacques-Dominique Boilot<sup>33</sup>, qui les avait rejoints au Caire en septembre 1952. Voici ce texte, cité intégralement:

«En décidant de publier désormais chaque année un volume de *Mélanges*, les membres de l'Institut dominicain du Caire n'ont pas simplement voulu ajouter à la liste des périodiques scientifiques qui s'intéressent aux questions orientales. A titre individuel, ils ont été les collaborateurs de ces revues et entendent le demeurer, chacun

32. Lettre du 12 mars 1946, toujours adressée au p. de Ménasce. Le développement du thème ici en cause est le sujet principal de l'hommage au Père Anawati composé par E. Platti, à paraître dans le *Bulletin d'Études Orientales*, IFEAD, Damas.

33. Voir, par le Père Anawati: «In memoriam: le Père Jacques-Dominique Boilot, o.p. (1912-1989)», *MIDEO*, 19, 1989, pp. 418-421. Ce sont les dons d'organisation du Père Boilot, et la qualité de son travail «d'éditeur», qui permettront au MIDEO de paraître régulièrement, surtout lorsque les conditions de parution à Beyrouth seront très difficiles, pendant la guerre du Liban.

dans le domaine de sa spécialité. Ils ont seulement estimé que, placés en l'un des centres les plus importants du Proche-Orient arabe et animés par des préoccupations communes, ils pouvaient apporter collectivement leur contribution aux études orientales.

C'est dire que ces *Mélanges* auront les mêmes caractéristiques que l'équipe dominicaine du Caire dont ils se proposent d'être le moyen d'expression.

En premier lieu, il s'agit d'une équipe de dominicains orientalistes, donc composée de théologiens qui s'intéresseront normalement à l'aspect religieux et philosophique de leur domaine d'investigations. Leur attention sera spécialement attirée par l'histoire des idées et des doctrines du monde arabe, dans son passé et jusque dans son présent, en l'envisageant en lui-même aussi bien que dans ses relations avec l'Occident.

En second lieu, il s'agit d'une équipe qui poursuit ses recherches en Égypte et son directeur actuel est un égyptien. Elle portera donc un intérêt particulier aux problèmes historiques, culturels et doctrinaux de l'Égypte ancienne et moderne, poursuivant avec les savants égyptiens son étroite et constante collaboration.

On voit comment ces deux orientations sont appelées à donner aux *Mélanges* de l'IDEO (Institut Dominicain d'Études Orientales) une physionomie propre qui leur évitera de faire double emploi avec toute autre publication existante.

L'équipe dominicaine du Caire pourra s'adjoindre à l'occasion, et c'est déjà le cas dans ce premier volume, des collaborateurs poursuivant leurs travaux en étroite liaison avec elle.

En espérant que ces *Mélanges* recevront bon accueil dans les milieux intellectuels tant orientaux qu'occidentaux, leurs auteurs souhaitent qu'ils contribuent utilement à faire connaître et aimer davantage l'Orient, et notamment l'Égypte, réalisant sa vocation propre dans l'histoire de l'humanité<sup>34</sup>.

Pour ce qui est des «collaborations extérieures» que le Père Anawati a su s'attacher à l'intérieur même de la maison, nous pouvons en citer au moins trois particulièrement marquantes: 'Uthmân Yahyâ, qui a vécu très longtemps à l'IDEO en travaillant à son édition magistrale de l'ouvrage *al-Futûhât al-Makkiyya* d'Ibn 'Arabî, avant de se retirer récemment dans sa ville natale d'Alep; Ernst Bannerth, prêtre, universitaire autrichien, décédé au Caire en 1976, qui avait rejoint l'IDEO en 1961, dont les travaux sur les confréries musulmanes font toujours autorité; Norman Daniel, décédé en 1992, qui s'était fait construire une petite maison dans le jardin du couvent, médiéviste remarquable, dont l'ouvrage «Islam and the West» est un classique, traduit récemment en français sous le titre «Islam et Occident»<sup>35</sup>.

#### – Jusqu'à 1994: Le Père Anawati tel que nous l'avons connu.

Avant d'essayer d'exprimer le souvenir que nous gardons de sa personnalité, et pour le présenter autrement, faisons le tour de sa chambre, de grande taille, en deux

34. *MIDEO*, 1, 1954, pp. 5-6.

35. Voir ci-dessous dans les recensions.

parties, la plus grande étant son bureau de travail, et l'autre, séparée, étant réservée au sommeil.

Ce qui étonnait le plus fortement tous ceux qui lui rendaient visite pour la première fois était le spectacle d'un alignement de centaines de petits flacons, couvrant presque complètement un mur. En effet, le Père Anawati avait très vite monté, dans sa chambre et pour son usage personnel, un véritable atelier de chimiste (ou d'alchimiste...), avec de nombreux composants et tout un appareillage de cornues, éprouvettes ou alambics; les petites expériences de chimie ont constitué pour lui une grande détente pendant toute sa vie, et, d'après certains de ses «collègues chimistes», il était resté très compétent dans ce domaine. Comme il n'oubliait jamais non plus son premier état de pharmacien, il lui arrivait aussi de préparer dans cet «atelier» quelques médicaments composés, dont il retrouvait la formule dans des manuscrits, médicaments prescrits par les anciens médecins arabes puis oubliés dans la pharmacopée moderne; il a même essayé certaines de ces prescriptions anciennes sur lui-même, lorsqu'elles lui paraissaient ingénieuses, justifiées dans son cas... et non dangereuses. Au voisinage des cornues, un panneau, dressé au-dessus d'un établi de menuisier (encombré de papiers «à trier»), portait toutes sortes de marteaux, chignoles, clefs, pinces et tournevis; un assortiment de clous et de vis y était joint.

Tout le reste des murs du «bureau de travail» était couvert d'étagères pour les livres et les dossiers, et le centre de la pièce était réservé au large bureau — bordé de tiroirs à fiches — et aux deux meubles à dossiers suspendus. Les espaces de circulation se trouvaient particulièrement réduits, mais il y avait tout de même encore une bonne place pour une chaise, de l'autre côté de la table, elle attendait tout visiteur de passage.

Sur une partie des étagères de l'un des murs, huit mètres linéaires de tirés-à-part d'articles, en partie classés alphabétiquement, envoyés par des chercheurs du monde entier, portant surtout sur la philosophie, la théologie et l'histoire des sciences. Quelques boîtes voisines étaient destinées aux propres tirés-à-part du Père Anawati, on les a retrouvées presque vides, leur contenu, pourtant régulièrement renouvelé, ayant été au fur et à mesure largement distribué à ses visiteurs ou envoyé en échange à ses correspondants. Sur le même mur, étaient rangés des manuels modernes de chimie, de pharmacopée et de médecine, puis les livres de spiritualité chrétienne et de prière auxquels il tenait, et enfin un rayon était réservé aux langues autres que l'arabe — surtout le persan, le syriaque, l'allemand et l'anglais — avec des méthodes et des

cahiers de notes manuscrites pour les expressions idiomatiques (c'est en particulier l'allemand que le Père Anawati a continué à travailler jusqu'à la fin de sa vie, pour essayer de mieux communiquer dans cette langue). Au-dessous de ces étagères, des tiroirs contenant des microfilms de manuscrits arabes, de larges fichiers manuscrits où se trouvaient classés alphabétiquement les noms arabes des drogues et des plantes avec leurs correspondants en latin, grec et français, des dossiers manuscrits — en arabe et en français — des brouillons rapides de notes non encore vraiment rédigées sur des sujets très variés, et des liasses de coupures de la presse égyptienne, portant surtout sur des événements culturels et religieux.

Sur le reste des étagères, de multiples dossiers et ses livres. Chacun des dossiers était consacré à un sujet et correspondait ou bien à un travail en cours, avec des notes préliminaires, un début de rédaction et des remarques bibliographiques; ou bien à un travail achevé, il regroupait alors une ou plusieurs de ses publications sur un thème précis, et des notes annexes pour un approfondissement futur, si bien que, dans sa bibliographie, lorsqu'un article est indiqué comme «repris dans...», il s'agit souvent du même texte, mais retravaillé à partir de ces notes annexes.

Les livres personnels du Père Anawati — c'est-à-dire ceux qu'il n'avait pas fait intégrer à la bibliothèque — étaient ou bien des usuels indispensables au jour le jour, ou bien des ouvrages de base qu'il avait longuement annotés en marge, ou bien des photocopies, certaines collées vaille que vaille, d'ouvrages et d'articles très difficilement accessibles, ou encore de nombreux livres rares (scientifiquement), comme cette édition lithographiée d'une grande partie du *Shifâ'* d'Avicenne (Téhéran, 1883-1886), que, dès son arrivée au Caire, il avait cherchée longtemps avant de pouvoir l'acquérir, et qu'il avait fait relier avec des feuilles blanches intercalaires afin de tout annoter, surtout pour la partie de la «métaphysique», qu'il avait d'abord traduite en français, puis dont il avait édité le texte original. Ces livres étaient classés par catégorie, ils couvraient surtout cinq disciplines: philosophie, mystique, *kalâm*, alchimie et pharmacopée ancienne.

Vers le fond de sa table, en face de lui, il y avait la batterie de livres de la bibliothèque de l'IDEO correspondant au travail qu'il avait en cours, et, en avant, des liasses de papiers, sa vieille machine à écrire, son bréviaire, un poste de radio et la place (souvent occupée) d'un verre de thé accompagné de quelques biscuits ou chocolats indispensables.

De chaque côté de son siège, se trouvaient les deux meubles à dossiers suspendus, l'un dont les quatre tiroirs, bien remplis, étaient destinés aux lettres reçues, classées au nom du correspondant, et l'autre dont chacun des nombreux dossiers était consacré à un auteur ancien, philosophe ou scientifique, arabe, grec ou médiéval latin, comportant une documentation bibliographique régulièrement remise à jour et des notes person-



nelles. Au-dessus de chacun de ces deux meubles, quelques ouvrages qui lui avaient été envoyés par leurs auteurs et qui attendaient parfois longtemps avant d'être examinés.

Les nombreux tiroirs, tout autour du bureau, contenaient des fiches de bibliographies (dans toutes les disciplines), et de vocabulaire arabe, grec, latin et français, surtout philosophique et théologique.

Sur le sol, autour de sa chaise, deux ou trois piles des revues arrivées récemment à l'Institut, qu'il dépouillait systématiquement avant de les descendre à la bibliothèque, ce qui ajoutait toujours quelques fiches bibliographiques dans les tiroirs précédents.

La partie de sa chambre réservée au sommeil renfermait un lit dur — entouré de trois réveils bruyants car il avait toujours peur d'être dominé par le sommeil — une petite armoire pour ses quelques affaires personnelles et un fauteuil confortable; elle contenait aussi un meuble à dossiers suspendus pour la correspondance plus ancienne, et enfin des étagères, portant, d'une part, des dossiers de notes très personnelles sur ses voyages et les personnes qu'il avait rencontrées, et, d'autre part, une documentation importante sur le dialogue islamo-chrétien, principalement autour de la déclaration sur l'Islam au Concile Vatican II, déclaration qui l'avait rempli de joie et qu'il avait commentée dans toutes les langues.

Voilà donc un inventaire assez sec, mais cette simple énumération laisse un peu deviner ce qu'il était, ce qu'étaient ses multiples relations à la fois scientifiques et amicales, et ce qu'avait été la somme de travail qu'il avait déployée pendant toute une vie menée avec une discipline personnelle de fer.

En conclusion, nous ne voudrions pas répéter ce qui a été très bien dit dans d'autres publications à son sujet sur son travail et sur son rayonnement personnel — sinon rappeler une fois pour toutes qu'il était passionnément égyptien, ce qui est parfois oublié — mais apporter le simple témoignage de quelques-uns de ceux qui ont vécu au moins partiellement ces vingt dernières années avec lui au jour le jour: pour nous, le souvenir du Père Anawati est celui d'un homme de prière, d'un homme d'étude et d'un homme de relations humaines, tout cela sur un fond de joie et de malice qui ne le quittaient jamais.

Sous une formulation un peu différente, mais équivalente, et toujours en trois points, ses qualités ont été résumées ainsi par le Père Jomier: «Une culture très étendue, aussi bien en arabe qu'en français — au-delà du chercheur, un être profondément humain et social — promouvoir ce qui peut unir dans une charité vraie»<sup>36</sup>.

36. Cf. «Le P. Anawati, un pionnier du dialogue islamo-chrétien», dans *La Croix* du 17 février 1994.

Homme de prière d'abord. Nous l'avons vu par le temps qu'il prenait pour sa prière personnelle, lui qui, par ailleurs, ne manquait jamais la prière commune dans l'église du couvent lorsqu'il était au Caire, quelle que soit la charge de son travail. Mais il faut insister sur un point particulier: lorsqu'il célébrait la messe le matin, il avait toujours sur l'autel une fiche comportant les noms de ceux qui comptaient pour lui et qu'il portait constamment dans sa prière, liste manifestement toujours remise à jour. Nous avons compté exactement trois cent vingt noms, de sa famille humaine ou religieuse, et de ses amis les plus proches, chrétiens ou musulmans, vivants ou défunts, savants ou non, à travers le monde entier, toujours sous ses yeux pour que son cœur n'en oublie aucun. Nous ne pouvons pas en dire davantage, car tout cela était un secret entre Dieu et lui.

Un homme d'étude ensuite, un savant, qui a produit vingt-six ouvrages, seul ou en collaboration, et plus de trois cent cinquante articles, dans les champs les plus divers: théologie, philosophie, alchimie, histoire des sciences, rapports interreligieux et interculturels, mais tout cela dans le cadre de la culture arabe, car c'était là qu'il avait trouvé une patrie dont il a été l'ambassadeur dans tous les pays du monde. Il s'agissait pour lui, d'une part, d'approfondir différents domaines de cette culture, et, d'autre part, de la faire connaître en se plaçant intellectuellement à la frontière entre deux mondes, en étant partie prenante de l'un et l'autre, selon le programme esquissé par le Père Chenu. C'est surtout dans ce difficile jeu de passage d'une culture à une autre qu'il a effectivement acquis un véritable crédit intellectuel international, et c'est d'abord à l'intérieur même de sa propre personnalité qu'il avait commencé à pratiquer le dialogue entre deux cultures, avec sa richesse, mais aussi avec ses tensions.

Travailleur acharné, ne dormant que très peu, il avait toujours un travail en chantier, et s'était même mis à apprendre à utiliser l'ordinateur dans les derniers mois de sa vie pour poursuivre la rédaction de son grand ouvrage de synthèse sur le *Kalâm*, sur lequel il a travaillé jusqu'à l'avant-veille de sa mort. Aucun sujet ne lui était indifférent, s'intéressant à tout, et le traitant avec le sérieux que tous lui reconnaissent. Ce n'est pas par hasard qu'il a été pendant quatre ans professeur invité à l'Université de Montréal, dix années de suite professeur invité à l'Université de Los Angeles, etc., sans compter les multiples cours et conférences qu'il a donnés dans son pays, l'Égypte.

Homme de chaleureux rapports interpersonnels, enfin, accueillant les plus grands comme les plus petits, rendant service à tous et restant fidèle à chacun, comme on a pu le deviner dans tout ce qui précède; tous trouvaient place auprès de lui dont la porte était toujours ouverte... Tous les témoignages reçus après son décès, des États-Unis au Japon, montrent qu'il n'avait jamais de relations purement mondaines, mais qu'il avait su tisser des rapports d'amitié profonde de personne à personne. Chacun le comprenait et le lui rendait de la même façon.

C'est, semble-t-il, la qualité de ces rapports interpersonnels qui l'a conduit à la réflexion qu'il a menée sur des rapports plus profonds et plus larges, les rapports interreligieux et interculturels; car, dans ces domaines, c'était justement le souvenir d'une relation interpersonnelle qui déclenchait un réflexe pour une prise de position de sa part — source éventuelle d'un développement ultérieur — et non une théorie a priori, comme nous le montre ce récit qu'il avait fait de l'une des réunions du Conseil Pontifical pour la Culture, où il avait été nommé en 1982: «Une fois, j'ai dû intervenir assez vivement car l'un des membres du Conseil parlait, inconsciemment bien sûr, comme si tout le monde était européen et chrétien, alors je pensais à tel de mes amis, à tel autre, à un troisième, auxquels son raisonnement ne laissait aucune place, j'ai réagi fortement, j'espère qu'il m'aura compris, car ce sont des problèmes sérieux...». Sur un tout autre plan, celui de l'état global d'une société, on peut dire que c'est la même motivation qui l'a conduit à un engagement dans la commission égyptienne «Justice et paix».

Homme de prière, homme d'étude et homme de relations humaines, mais pour lui il ne s'agissait pas de trois temps différents. Ceux qui rencontraient le Père Anawati rencontraient dans un même temps, et dans une même personnalité, à la fois le religieux, le savant et l'ami.

C'était un juste, qu'il repose en paix.

## APPENDICE 1

### Sa porte était toujours ouverte

par Serge de Beaurecueil, o.p.<sup>37</sup>

Évoquer la figure d'un frère, compagnon de route dix-sept ans durant, n'est point chose facile tant abondent les souvenirs. Curieusement, c'est un détail matériel qui m'a le plus frappé: la porte du P. Anawati était toujours ouverte. En son absence, on pouvait ainsi entrer dans son bureau pour y consulter un livre, emprunter pince ou marteau à la panoplie qui ornait l'un des murs, utiliser quelque gadget rapporté d'un de ses voyages, ou admirer les petits flacons soigneusement rangés sur la table-laboratoire. S'il était là, on pouvait du couloir le voir en plein travail sur fond de radio (il était friand des nouvelles), le déranger impunément, le surprendre pendant le quart d'heure de sommeil qu'il s'accordait, vers 23 heures, affalé sur ses livres, ou pendant les quelques expériences de micro-chimie qu'il pratiquait ensuite pour se remettre en train, avant de reprendre l'ouvrage jusqu'à n'en plus pouvoir. Car son rêve eût été de ne jamais dormir (du temps perdu, prétendait-il).

37. Témoignage lu par le p. de Beaurecueil le 17 mars lors de la séance d'hommage du petit théâtre de l'opéra du Caire (voir appendice 5) et publié dans le bulletin de liaison des Dominicains de la Province de France: *Ut Sint Unum*, n° 569, mars 1994, p. 28. Nous nous sommes tous retrouvés dans ce regard ainsi porté sur lui.

Sa porte était toujours ouverte. Peut-être pour mieux respirer — «De l'air!» ne fut-il pas sa dernière parole? — ou pour sentir plus proche la présence d'autrui et être prêt à l'accueillir, ou pour aller plus vite à sa rencontre, à la bibliothèque ou ailleurs. Je ne puis me l'imaginer confiné quelque part, hormis le domaine intangible de sa foi chrétienne, de sa vie de prière et d'une théologie thomiste traditionnelle à laquelle il tenait. Pour le reste, il était prêt à tout écouter, quitte à éviter la confrontation en plaisantant, bon moyen de n'offenser ni de critiquer personne. Car il aimait rire et faire rire, en bon égyptien qu'il était. Dans les transports en commun par exemple, il se faisait fort de dérider, par quelque réflexion saugrenue, les plus renfrognés des voyageurs. Ainsi sa jovialité et sa bienveillance désarmaient-elles les préjugés et lui attiraient-elles partout la sympathie.

Sa porte était toujours ouverte. Au lieu de se retrancher derrière les exigences de ses propres travaux, il s'intéressait toujours à ceux des autres, les encourageant dans les moments de doute, leur suggérant des pistes de travail, les secondant dans leurs recherches, se réjouissant et les félicitant de leurs succès. Que de services a-t-il rendus de par le monde, en tenant au courant les chercheurs des publications de textes anciens faites en Égypte, dans ses notes bibliographiques de *MIDEO*! Il avait grand respect du cheminement de chacun, dût-il parfois en pâtir. Je pense à mon départ pour l'Afghanistan, qui amputa l'équipe du Caire d'un de ses membres actifs. Loin de manifester des réticences ou de laisser paraître quelque amertume, il m'approuva, m'encourageant dans mes activités nouvelles.

Sa porte était toujours ouverte. A tous, mais surtout à quelques amis privilégiés, auxquels il demeura toujours fidèle. Je pense à Louis Gardet, compagnon de travail et coauteur de ses principaux ouvrages, à Louis Massignon et à Mary Kahil, qu'il secondait efficacement dans les activités de Dar el-Salam et les réunions de la Badaliya, aux Petites Sœurs de Jésus dont il ne manquait jamais de visiter les fraternités au cours de ses nombreux voyages. Partageait-il toujours leurs opinions? Pas forcément, mais il leur en donnait l'impression, sachant éviter les sujets tabous, sur lesquels risquaient de se manifester des divergences. Il avait à cœur de sauvegarder avant tout l'amitié, et l'accord sur l'essentiel suffisait. Du côté musulman, je pense à ces amis incomparables que furent pour lui Taha Hussein et son épouse, Mahmoud al-Khodeiri et sa fille Zeynab, Atef al-Iraqi, Ibrahim Madkour, le cheikh Fahham, Mahmoud Azab, Hoda Issa etc. Il les aimait pour eux-mêmes, sans restriction ni arrière-pensée aucune. Il me semble important de le souligner.

Sa porte était toujours ouverte. Et c'était là le plus beau témoignage évangélique qu'il pouvait donner, le plus beau programme qu'il pouvait nous laisser pour l'avenir de l'IDEO et le couvent du Caire, et le plus bel exemple pour chacun d'entre nous, qui que nous soyons, et quelles que soient nos appartenances ou notre tâche.

## APPENDICE 2

### Enseignement et fonctions officielles

Avant de dresser une liste brute, probablement aussi peu exhaustive que la bibliographie, de ce qui peut montrer le rayonnement du Père Anawati, et sa reconnaissance internationale — à laquelle il n'était pas du tout insensible, il avait la simplicité de le reconnaître — il est bon de rapporter une anecdote qui prouve qu'il prenait tout cela avec un certain grain de sel.

La commission «Justice et paix» d'Égypte avait organisé en son honneur, en 1991, la séance d'hommage signalée ci-dessous, dans laquelle avaient pris la parole plusieurs intellectuels égyptiens, en majorité musulmans. À la fin de cette séance une plaque pyrogravée sur cuir lui avait été offerte, portant, en très belle calligraphie arabe, le texte suivant, d'un style oriental fleuri:

«Au savant, à l'homme, et au grand penseur égyptien, le Père Docteur Georges Chahata Anawati. Vous avez consacré toute votre vie à la pensée et à la recherche scientifique; vous avez toujours défendu la cause des Lumières et de la grande pensée créatrice. Vous avez toujours été un guide sublime et un homme noble pour tous ceux qui recherchent la vérité, que ce soit en Orient ou en Occident. Vous êtes l'honneur de l'Égypte dans tous les pays du monde. Il est donc juste que nous soyons fiers de vous avoir comme maître et comme guide».

Le Père Anawati, bien sûr, en était profondément ému, mais, en petit comité, il nous a dit juste après, avec le petit rire que tout le monde lui connaissait: «Pour enterrer quelqu'un on ne peut pas mieux faire»... C'est avec cet humour qu'il faut parcourir les listes suivantes.

#### Professeur invité:

- Institut d'Études Médiévales, Montréal (1950, 1952, 1954 et 1956).
- Université d'Alexandrie, faculté de pharmacie (1955 à 1978).
- Université de Louvain (1959 et 1964).
- Institut des Hautes Études Arabes, Le Caire (1961).
- Universités Angelicum et Urbaniana, Rome (1963 à 1965).
- Los Angeles, Near Eastern Center (1967 à 1977).
- Université de San Francisco (1975).

#### Fonctions officielles:

- 1949, membre du comité d'édition de l'œuvre d'Avicenne.
- 1951, membre de l'Institut d'Égypte.
- 1953, directeur de l'IDEO.
- 1961, membre du Haut Conseil Égyptien pour la Culture.
- 1963, membre du Secrétariat pour l'unité des chrétiens (Vatican).
- 1965, consultant au Secrétariat pour les religions non-chrétiennes (id.).
- 1982, membre du Conseil Pontifical pour la Culture (id.).
- 1984, président de l'IDEO.
- 1992, président d'honneur de l'association «Les amis de l'IDEO».

#### Distinctions:

- 1976, prix de l'État égyptien (philosophie), conjointement avec Sa'id Zâyed, pour l'édition du *Traité de l'âme* dans le *Shifâ'* d'Ibn Sînâ.
- 1978, docteur *Honoris causa* de l'Université de Louvain.
- 1980, décoré chevalier de la Légion d'honneur, au Caire, par le ministre français de l'enseignement supérieur.
- 1982, médaille de la société de pharmacie d'Égypte pour «cinquante ans de service de la profession».
- 1983, 19 octobre, à Palerme, remise du 8° «Prix Méditerranée», décerné pour l'Afrique, conjointement avec Mircea Éliade (prix pour l'Europe) et Giorgio Bassani (prix pour l'Italie), avec la mention suivante: «Le Père Anawati, depuis le monde

arabe, nous envoie un message de culture et de fraternité, à travers une œuvre de tolérance et de médiation entre les cultures musulmane et chrétienne».

1984, docteur *Honoris causa* de l'Université Catholique de Washington (the Catholic University of America).

1990, membre d'honneur de la Société Asiatique (Paris).

1991, 12 décembre, hommage (*takrîm*) organisé au Caire par la commission égyptienne «Justice et paix», avec la participation de professeurs de toutes les universités.

1992, médaille de la Société Internationale d'Étude de la Philosophie Médiévale pour l'ensemble de son œuvre — conjointement avec Maurice de Gandillac, Raymond Klibansky, Paul Kristeller et Fernand Van Steenberghen — décernée en 1991 et remise lors du congrès de cette société à Ottawa, le 21 août 1992.

### APPENDICE 3

#### Emplois du temps annuels

Tous les ans, en janvier, le Père Anawati préparait une fiche sur son programme prévu pour l'année, il en remettait une copie à ses supérieurs et à quelques-uns de ses proches. Nous n'avons malheureusement pas tout conservé, quelques-unes de ces fiches ont tout de même été retrouvées dans ses papiers, en voici une, qui est assez caractéristique à la fois du genre de voyages qu'il effectuait chaque année et de la façon dont il les présentait — 1977 était cependant la dernière année où il avait été «professeur invité» à Los Angeles (il allait sur ses 72 ans!) — en respectant scrupuleusement la façon dont il l'avait rédigée (mais en supprimant les adresses et les numéros de téléphone):

Anno Domini 1977

(In shâ'a Allah... Deo volente)

- 1-2 Janvier 1977, Le Caire.
- 2 janvier: départ pour Los Angeles via:
  - 3-5 janvier: Vienne, Hochschule St Gabriel, Mödling.
  - 5-6 janvier: Paris, Pères Dominicains, Couvent de l'Annonciation.
  - 6 janvier à 16 h., départ pour Los Angeles.
- 7 janvier — 22 mars: Near Eastern Center, University of California.
- 22 mars — 10 avril: en route vers le Caire. Itinéraire possible, mais non nécessaire: Cleveland, Montréal, Boston, Washington, Paris, Madrid, Istanbul, Beyrouth.
- 10-11 avril: Le Caire.
- 12-15 avril: Rome, colloque sur Averroès à l'Accademia dei Lincei.
- 16 avril — 30 mai: Le Caire.
- 31 mai — 4 juin: Vienne, colloque sur le dialogue islamo-chrétien à Mödling.
- 6 juin — juillet — août: Le Caire
- 29 août — 3 septembre: Bonn, congrès de philosophie médiévale.
- 3-9 septembre: Rome, «journées romaines».
- 10 septembre — 6 octobre: Le Caire.
- 2<sup>e</sup> semaine d'octobre: Alger, congrès d'Averroès (Unesco arabe).
- 15 octobre — fin décembre 1977: Le Caire.

## APPENDICE 4

## Un livre en préparation

Hoda 'Issa, de l'Université du Caire, et Mahmûd 'Azab, de l'Université d'al-Azhar, avaient fait personnellement connaissance avec le Père Anawati en juin 1990 seulement, à l'occasion d'une réunion de la société égyptienne de philosophie. L'affection réciproque avait été immédiate; à partir de l'automne 1992 ils ont tous deux enregistré des heures d'entretiens avec lui, sur sa vie et sur son travail, et ils travaillent maintenant à les transcrire pour les regrouper en un ouvrage dont ils nous ont envoyé quelques «bonnes feuilles», nous les en remercions et nous attendons avec joie le résultat final. Leur «avant propos» a pour titre: «Frappez à la porte, elle vous sera ouverte... et entrez en paix, confiants», et se termine par la phrase suivante: «Les rencontres se sont multipliées pendant plus d'une année, jusqu'au début de 1994, l'affection s'approfondissait entre nous, et notre vie s'élargissait aux dimensions de la sienne; nous voyions un homme qui s'affaiblissait petit à petit sans perdre son sourire... Puis le silence est venu, et son silence est lourd de chagrins». Le Père Anawati, dans sa conversation, passe constamment du français à l'arabe, voici quelques passages en français sur son travail en philosophie, transcrits par Hoda 'Issa en respectant évidemment un style purement oral — même si celui-ci est à la limite de la correction — non élaboré mais très vivant, ces courts extraits donnent le ton de l'ensemble:

— *Dans votre présentation des philosophes musulmans, vous avez nommé Avicenne, Averroès et al-Râzî. Quelle est l'importance de ces trois philosophes par rapport à la relation: philosophie — science — religion?*

— Avicenne a présenté une synthèse totale du savoir à la fois philosophique et religieux. C'est pour ça que quand sa *Métaphysique* a été traduite en latin l'Europe l'a acceptée avec reconnaissance, plus que pour les œuvres d'Averroès. Pour les européens médiévaux, Averroès soutenait, il leur semblait, que l'âme n'est pas immortelle, tandis qu'Avicenne, qui était un spiritualiste et un mystique, était un esprit qui présentait toute une synthèse de la théologie et de la philosophie. Avicenne a eu une influence importante dans les milieux philosophiques européens. Il a suscité un avicennisme latin qui s'accordait avec les doctrines philosophiques latines qui l'ont exploité beaucoup, et Saint Thomas a témoigné un grand respect pour Avicenne. Il le considérait comme un grand savant et philosophe, tandis qu'Averroès, connu dans ses versions latines, a été considéré, sur un point important, comme louche, parce qu'on pensait que pour lui l'âme n'est pas immortelle. Il a distingué entre les esprits religieux et les esprits philosophiques qui estiment pouvoir dominer la réalité entière; le peuple religieux parlant, lui, en images, ainsi que dans le *Coran*. Pour Averroès les *Mutakallimûn* ne sont pas assez intelligents pour accéder au stade du vrai philosophe: ils mêlent la philosophie et la religion. Il n'est pas tendre pour les *Mutakallimûn*, Averroès, qui est un très grand esprit quand même.

— *Alors al-Râzî par rapport aux deux?*

— al-Râzî? il a fait aussi une synthèse. C'est ce que m'avait dit Massignon: prenez al-Râzî, parce que, dans son commentaire du *Coran*, al-Râzî, à propos d'un thème, fait toute une discussion. Ce sont des questions philosophiques qu'il traite, ce qui fait qu'il les traite avec beaucoup de force et d'ingéniosité. Il a dit aussi des choses sur la philosophie orientale, c'est un très grand esprit.

— *Comment le classifiez-vous par rapport à Averroès et Avicenne?*

— Je le place du côté d'Avicenne, je suis avicennien, c'est-à-dire que je préfère Avicenne parce qu'il est le plus spiritualiste. Il a analysé l'âme, une question extrêmement délicate, il a

divisé, classifié les aspects de l'âme humaine. Averroès surtout a été un commentateur d'Aristote, il l'a commenté entièrement toute sa vie. Il y a eu un courant averroïste à Paris qui a exagéré les positions d'Averroès, peut-être plus qu'il n'a fait. Dissociant âme et intellect qui seul serait éternel, il a paru estimer que l'âme n'est pas immortelle. On en a conclu: si l'âme n'est pas immortelle, alors amusons-nous, puisqu'il n'y a rien après. Tandis que la pensée d'Avicenne n'a pas subi pareille critique. L'Église du XIII<sup>e</sup> siècle a condamné un certain nombre de propositions avancées par des philosophes latins se réclamant des penseurs arabes: al-Kindî, Averroès, al-Ghazâlî etc. C'est que l'influence arabe à l'Université de Paris était importante. Pour certains milieux, Averroès a eu plus d'influence peut-être qu'Avicenne, il y a eu un averroïsme décidé à Padoue et ailleurs en plusieurs grandes écoles. Ce qui fait que les Arabes ont une grande importance pour le dialogue intellectuel. Au lieu de se battre et de s'insulter, il n'y a qu'à travailler ensemble. Tous ont le même héritage venu de Platon et d'Aristote, transmis en partie aux Latins par les Arabes, autant travailler ensemble. Et actuellement, c'est pour ça que j'avais écrit un article sur «Avicenne et le dialogue islamo-chrétien», le dialogue actuel, pour une conférence que j'ai faite sur ce dialogue.

— *Quelle est la solution qu'a donnée al-Râzî à la question: religion — science?*

— al-Râzî avait une très grande foi. C'était un intellectuel, mais qui acceptait la foi telle qu'elle était proposée. Il n'a rien d'Averroès, il a utilisé beaucoup Avicenne. Avicenne a eu une grande influence sur tous les théologiens postérieurs dans le monde musulman, surtout en Iran. Les grands philosophes iraniens des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sont des avicenniens. Il y a des écoles d'Avicenne. Quand nous avons tenu un congrès sur Avicenne en Iran, à Téhéran, on nous a conduit dans un groupe de gens qui parlaient d'Avicenne comme s'ils parlaient de leur père: ils étaient des gens qui vivaient avec Avicenne, qui commentaient ses livres. Et jusqu'à maintenant c'est une doctrine vivante en Iran.

— *À partir de quelle idée pouvait-il faire la synthèse?*

— Sa synthèse est d'inspiration néo-platonicienne: Dieu créateur a créé une succession d'êtres qui, tous, participent en quelque chose de la lumière divine. Ils viennent de Dieu et puis y font retour, toutes les créations ont à remonter vers Dieu. C'est très religieux.

— *Alors la base de sa philosophie n'est pas dualiste?*

— Non. Dieu est créateur de toutes choses, même de la matière. Avicenne, sur ce point, est le plus proche des occidentaux. Je crois que pour l'avenir de la culture et du dialogue, c'est celui qu'il faut cultiver le plus. Averroès a toujours été considéré comme un grand commentateur d'Aristote. Pour comprendre Aristote, les commentaires d'Averroès sont très précieux, bien qu'il soient marqués eux aussi, parfois, de nuances néo-platoniciennes.

## APPENDICE 5

### Les hommages en 1994

Les obsèques du Père Anawati ont été célébrées le lendemain de son décès, le samedi 29 janvier 1994 à 11 h., en la cathédrale St Joseph, au centre du Caire, devant une assemblée de chrétiens (de tous les rites) et de musulmans, confondus dans la même affliction. La cérémonie était présidée par Mgr Egidio Sampieri, évêque latin d'Égypte, assisté du Père Francis Mar-



neffe représentant le Père provincial des Dominicains de la Province de France ; une très belle homélie fut donnée par Mgr Hanna Golta, Auxiliaire du Patriarche Copte-Catholique, et, à l'issue de la cérémonie, le Dr 'Atif al-'Irâqî a apporté son témoignage de disciple du Père Anawati. L'assemblée était très nombreuse — des proches, des amis, des personnalités civiles et religieuses — et pourtant il n'avait été possible de joindre directement que relativement peu de personnes, puisque le vendredi est jour férié, que les administrations sont fermées, et que beaucoup sont absents de chez eux ce jour-là. L'annonce de la mort du Père Anawati avait pu paraître le samedi matin dans un journal en français et dès la deuxième édition du très grand quotidien *al-Abrâm*, en première page avec une photo — cette rapidité est exceptionnelle — ainsi la nouvelle avait tout de même pu se répandre. Malgré tout, beaucoup d'amis très proches, et de personnages officiels importants, n'avaient pas eu l'occasion d'être prévenus ; la communauté des Pères Dominicains a ainsi reçu dans les jours suivants de nombreuses visites et des télégrammes — où les signataires exprimaient souvent leurs regrets de ne pas avoir pu réagir à temps — dont ceux du Président Hosni Moubarak, de Mustapha Kamal Hilmi (président de l'Assemblée Consultative) et de 'Ismet 'Abd al-Magid (secrétaire général de la Ligue Arabe).

Pour le « quarantième jour » une eucharistie a été célébrée, toujours à la cathédrale St Joseph, le jeudi 10 mars, puis une séance officielle d'hommage a été organisée conjointement par l'IDEO et le Centre Culturel National de l'Opéra du Caire sous le titre « Le Père Georges Chahata Anawati, l'homme du dialogue des cultures », le jeudi 17 mars, entre midi et deux heures, dans le petit théâtre de l'opéra. Cet hommage a rassemblé un public d'environ 200 personnes, dans une ambiance très recueillie. La séance s'est déroulée sous une double présidence, Mahmûd 'Azab, professeur à l'Université d'al-Azhar et Régis Morelon, directeur de l'IDEO. En plus des deux présidents, quatorze orateurs y ont pris brièvement la parole : Mgr Paul Antaki, évêque grec-catholique du Caire — 'Atef al-'Irâqî, professeur à l'Université du Caire — Fred Leemhuis, directeur de l'Institut Hollandais du Caire — Sheikh Tâj al-Dîn, de l'Université d'al-Azhar — Son Excellence Mamane Oumarou, Ambassadeur de la République du Niger en Égypte — Nasîm Magallî, professeur à l'Université du Caire — Zaynab al-Khodayrî, professeur à l'Université du Caire — Christian van Nispen, jésuite, membre de l'IDEO — al-Liwâ' Ahmad al-Watîdî, président de l'association « al-Ikhâ' al-dînî » — Ghislaine Alleaume, des Instituts français, IFAO et CEDEJ — Sulaymân al-Huzayyin, président de l'Institut d'Égypte — Murâd Wahba, professeur à l'Université de 'Ayn Shams — Ahmad al-Gammâl, du Ministère égyptien des Affaires Étrangères — Serge de Beaurecueil, dominicain, de la première équipe de l'IDEO.

Le mardi 22 mars, au Caire, dans la grande salle de Dâr al-Salâm, l'Association « al-Ikhâ' al-Dînî » a organisé une séance d'hommage avec la prise de parole de dix personnalités membres de cette association : al-Liwâ' al-Watîdî, Yûsuf al-Masrî, Yahyâ al-Rifâ'î, Mîlâd Hannâ, Mu'nis Sa'ad al-Dîn, Giuseppe Scattolin, Christian Van Nispen, Hussein Fahmî, le Père Murisius, Mahmûd 'Azab. Une autre séance d'hommage est prévue au cours de l'année 1995 dans le cadre de l'Association Égyptienne d'Histoire des Sciences.

Le soir du mercredi 27 avril, au Couvent St Jacques, à Paris, une célébration en mémoire du Père Anawati, présidée par le Père Provincial des Dominicains, a réuni un peu plus d'une centaine de ses amis, et la réception qui a suivi a permis à tous de se retrouver autour de son souvenir.

Le lundi 2 mai, qui tombait par un heureux hasard le jour de la fête égyptienne du

«Shamm al-nesîm», au couvent Ste Sabine de Rome, une cérémonie d'hommage a été organisée par l'Ordre des Dominicains, le PISAI (Institut Pontifical d'Études Arabes) et l'Ambassade d'Égypte près le Saint Siège, avec participation de deux Conseils Pontificaux : celui du dialogue interreligieux et celui de la culture. Au cours de la célébration religieuse, et après celle-ci, ont pris la parole : Timothy Radcliffe, Maître Général de l'Ordre des Dominicains — Mgr Henri Teissier, archevêque d'Alger et ancien stagiaire à l'IDEO — son Excellence Ismaïl El-Kattan, Ambassadeur d'Égypte près le Saint-Siège — Régis Morelon, directeur de l'IDEO — Maurice Borrmans, père blanc du PISAI très engagé dans le dialogue interreligieux. Une chaleureuse réception a suivi à l'Ambassade d'Égypte.

Le vendredi 3 juin 1994 à Istanbul — faculté de théologie de l'Université de Marmara — un séminaire a été organisé en mémoire du Père Anawati par le Prof. Bekir Karlîga, président de la section de philosophie et de sciences religieuses. Devant une salle comble de professeurs et d'étudiants, quatre communications ont été faites — trois en turc et une en anglais — par Louis Fazzi et Lorenzo Piretto, dominicains, professeurs à l'Université de Marmara, Christian Troll, jésuite, professeur à l'Université d'Ankara, et le Prof. Bekir Karlîga.

Beaucoup de journaux et périodiques égyptiens ont très largement ouvert leurs colonnes à des articles souvent développés sur le Père Anawati, et il n'est pas possible de tout détailler : *al-Ahrâm*, *al-Akhbâr*, *Watani*, *al-Sha'b*, *al-Masâ'i*, *al-Wafd*, *Akher Sâ'a*, *Oktober*, *al-Shabâb*, *Ibdâ'*, *al-Salâh*, *Le Progrès Égyptien*, *Le Journal d'Égypte*, *The Egyptian Gazette*, *Le Messenger*, *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte* ; la revue mensuelle *al-Qâhira*, dans son numéro de juin 1994, a publié un dossier de trente pages sur lui, avec des articles de Hani Labib, Mahmoud 'Azab, Christian van Nispen, Giuseppe Scattolin, Zeynab el-Khodeiry ; un autre dossier est sous presse dans la revue *Adab wa naqd*.

Les publications en dehors de l'Égypte sont également déjà nombreuses à la date de rédaction de cette notice, voici celles dont nous avons reçu le texte : J.P. Peroncel-Hugoz, dans *Le Monde* du 2/2/94 — J. Jomier, dans *La Croix* du 17/2/94 — A. Cortabarría, dans *Ecclesia* (Madrid) du 26/2/94 — L. Cappelletti, dans *30 Jours* de mars 1994 — L. Fazzi, dans *Présence* (Istanbul) d'avril 1994 — Henri Teissier dans *Rencontres* (Alger) d'avril 1994 — Pierre Claverie dans *Le lien* (Oran) d'avril 1994 — R. Pérez, dans *Ensemble* (Rabat) de juin 1994, pp. 5-10 — Cl. Gilliot, dans *REMMM* (Aix en Provence), 68-69, 1993, 2-3 (paru en juillet 1994) pp. 279-288 ; puis dans le *Journal Asiatique*, 282/1, 1994, pp. V-IX — R.M. Frank, dans *Newsletter of the American Oriental Society*, 17, avril 1994 (paru en août 1994), pp. 1-6 ; puis dans *The Review of Metaphysics*, sous presse — R. Morelon, dans *Arabic Sciences and Philosophy*, 4/2, 1994, pp. 337-338 ; puis dans *Newsletter, Société Internationale d'Histoire des Sciences et de la Philosophie Arabes et Islamiques*, sous presse — H. Masoomi dans *Nashr-i Dânish* (Téhéran) 14/6, 1994, p. 73 — E. Platti, dans *BEO*, 1994, sous presse — J. van Ess dans *ZDMG*, sous presse. De plus, nous avons reçu un premier ouvrage longuement dédié à sa mémoire : A. Bsteh (Hrsg.), *Der Islam als Anfrage an christliche Theologie und Philosophie*, Mödling, Verlag St. Gabriel, 1994 («Studien zur Religionstheologie», 1), pp. 1 et II-12 ; plusieurs articles lui ont déjà été brièvement dédiés. Enfin, la revue *Islamochristiana* (PISAI, Rome), dans sa livraison 20 (1994), consacre un dossier de plus de vingt pages à la mémoire du Père Anawati, contenant les textes de l'hommage rendu à Rome le lundi 2 mai 1994 — voir ci-dessus — et les témoignages de Mohamed Talbi, Jan Slomp, Roger Arnaldez et René Pérez.

Un choix de tous ces textes sera regroupé dans un ouvrage indépendant, actuellement en préparation, contenant également les témoignages individuels qui nous ont été transmis par écrit.